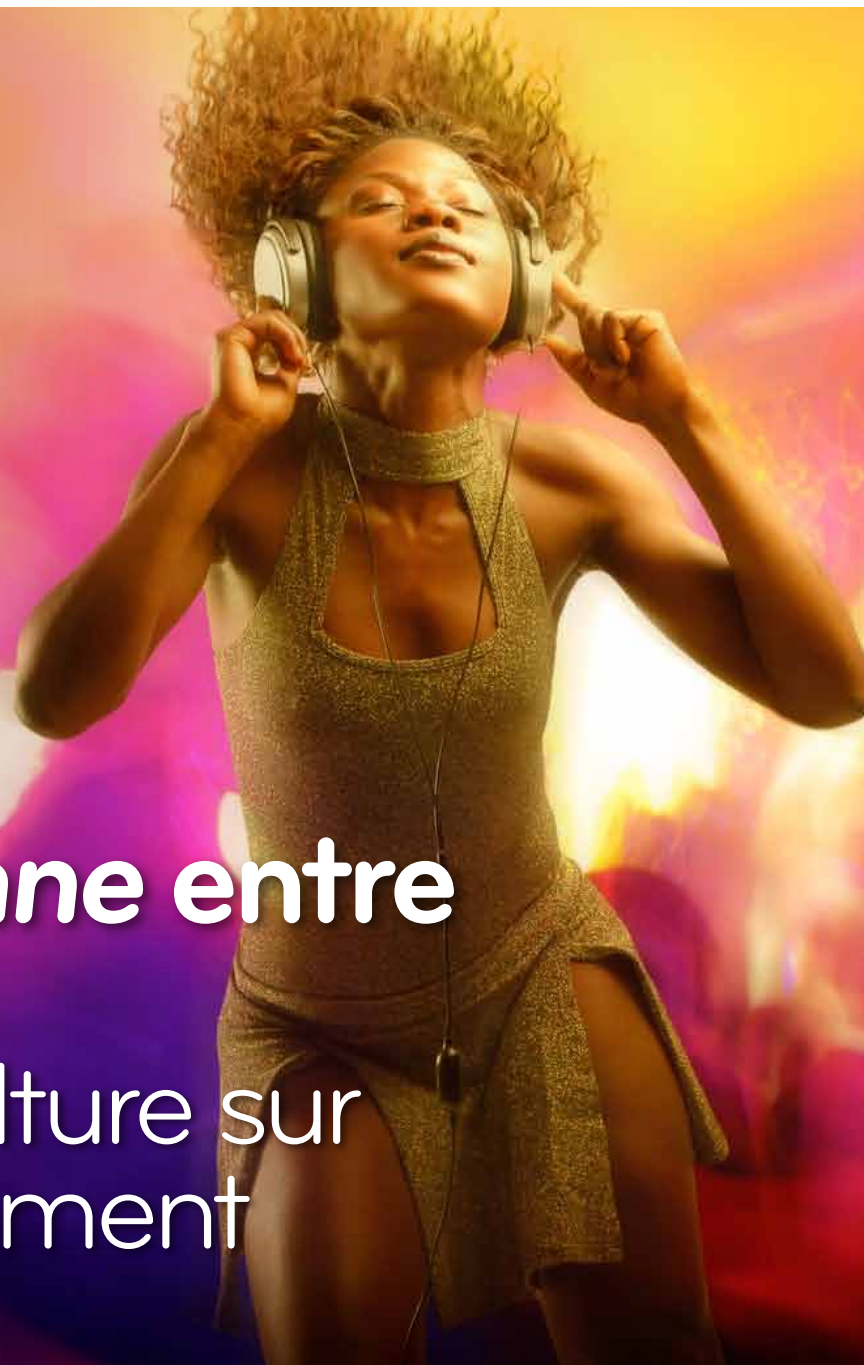


“ Limiter l'aide à la nourriture ou aux soins de santé, cela revient à considérer les hommes comme du bétail. ” La réalisatrice malgache Marie-Clémence Paes braque sa caméra sur un problème : l'accent sur l'aide d'urgence et l'attention de la coopération internationale sur l'enseignement, la sécurité et la sécurité alimentaire ont mis le développement culturel au placard. Ce sera pour plus tard, quand les choses s'améliorent. À tort ?

La culture, fast lane entre le Sud et le Nord

De l'impact de la culture sur le (notre) développement



“ Il y avait un côté rebelle dans la reconstruction rapide de l'école de musique à Gaza, comme une manière de dire: "Nous ne voulons pas être définis uniquement par nos besoins de base”

La vraie question est la suivante : les artistes et responsables socioculturels ont-ils une place aux côtés des médecins, professeurs et experts en agriculture, ou la culture est-elle un besoin justifié, mais secondaire ? Notre pragmatisme nous ferait plutôt pencher pour la seconde option, car celui qui n'a pas de toit au-dessus de la tête et a le ventre vide n'a pas la tête à l'art. Certains acteurs du paysage culturel international osent cependant remettre cette idée en question. Pas dans une optique d'autoprotection, mais dans une volonté de réflexion fondamentale sur l'humanité. n'GO donne la parole à quelques acteurs culturels engagés.

Garder son humanité dans la souffrance

Lukas Paireon a fondé *Music Fund*, une ASBL qui collecte et répare des instruments de musique pour le Sud et qui finance des for-



© MORPHART - FOTOLIA

L'instrumentalisation (néo-)coloniale de la culture

La culture est peut-être un secteur faible, mais certainement pas innocent. Notre propre histoire nous montre une relation peu reluisante avec la culture africaine. En 1890, 99 % des Belges étaient anticolonialistes. Les pouvoirs établis – autorités, église, universités – ont alors tout mis en œuvre pour persuader la population que notre présence au Congo était nécessaire. L'image des Africains a délibérément été déformée à des fins racistes. Durant la période coloniale, les Congolais étaient dépeints comme des incapables à

qui il fallait apporter le développement et la culture. Après l'indépendance, le discours était tout autre. Les médias, l'enseignement et la culture ont déshumanisé l'image du Congo en le dépeignant comme un pays de chaos général. Notre présence protégerait ainsi la civilisation amenée par la colonisation. Aujourd'hui encore sommeille une vue néocoloniale dans notre approche de la culture, qui se manifeste notamment dans l'absence de voix et d'images du Sud dans nos discussions sur l'Afrique.



Bjorn Maes

mations techniques en réparation d'instruments. Il a vu la première école de musique de Gaza se faire bombarder pendant la guerre de 2008-2009, puis rouvrir ses portes à peine deux mois plus tard. « *N'ont-ils pas d'autres priorités ?*, pourrait-on se demander. Mais l'art réveille l'humanité en nous. C'est ce qui permet aux hommes de garder la tête hors de l'eau dans les pires circonstances. Les animaux ont besoin de nourriture, d'un abri et de sécurité, mais l'homme peut souvent accomplir beaucoup, même en manquant de tout cela. C'était le cas durant la Seconde Guerre mondiale, et cela m'a aussi frappé à Gaza et Kinshasa. Il y avait un côté rebelle dans la reconstruction rapide de l'école de musique, comme une manière de dire : *Nous ne voulons pas être définis uniquement par nos besoins de base.* »

Bjorn Maes, gestionnaire de programme pour l'ONG culturelle Africalia, approuve : « La culture est inhérente au caractère humain, elle fait dès lors partie des droits humains. La Déclaration universelle des droits

humains est explicite quant à l'identité culturelle et artistique. L'accord de Cotonou, les ODD, le Human Agenda, l'UNESCO... tous revendiquent le besoin d'une identité culturelle et le droit à celle-ci. La privation de l'art ne met certes pas la vie en danger, mais il est difficile de considérer la dignité et l'appartenance à une communauté comme secondaires. »

Maîtrise, appropriation et flow

La place de l'art dans le développement humain a déjà fait couler beaucoup d'encre. Lukas Pairon s'insurge contre un discours romantique qui exagère le rôle de la musique : « Les vains discours selon lesquels *la musique adoucit les mœurs* m'énervent. Les arts peuvent certes jouer un rôle, mais leur impact social doit être défini et étudié de manière concrète¹. Lors des recherches pour mon doctorat, j'ai observé de près deux groupes à Kinshasa : un groupe d'ex-gang-

¹ Lukas Pairon est cofondateur de SIM (*Social Impact of Music-making*), une plateforme de recherche multidisciplinaire de



“Les propos romantiques et gratuits tels que *l'art adoucit les mœurs* sont énervants. L'art peut certainement jouer un rôle, mais l'impact social de la musique doit être étudié et défini de manière concrète.”



© CLOUD-MINE-AMSTERDAM - ISTOCK

sters qui prétendaient que la musique les avait sauvés et un groupe d’“enfants-sorciers” sur lesquels la musique avait aussi eu un impact. Je suis arrivé à la même conclusion dans les deux cas : si vous souhaitez que la musique devienne un facteur de développement, il vous faut d’excellents professeurs de musique, mais surtout des personnes ayant des capacités et une expertise sociales. J’ai également découvert qu’en matière de musique, la maîtrise (la connaissance d’un instrument ou d’un répertoire) était très importante. Elle donne le sentiment d’avoir les choses en mains, de les gérer. Elle rend également fier, confiant et courageux, ce qui est très positif dans tous les domaines de la vie. »

« Mais la maîtrise ne suffit pas. Au Congo,

l’Université de Gand qui étudie le rôle social de la musique. Il défendra le sujet en 2017 dans une thèse.

la culture de la *chef-ferie* freine souvent les choses. Si un programme se déroule bien, il y a toujours quelqu’un pour s’en attribuer les mérites et empocher l’argent.

Lukas Pairon

Celui qui veut promouvoir le développement au travers de la musique doit s’assurer que les enfants ou les adultes ont le sentiment de récolter le fruit de leur travail. Ils doivent décider ensemble des morceaux à jouer et désigner le responsable. C’est ça l’appropriation. »

Puis, il y a un autre concept, difficile à appréhender : le *flow*, comme Lukas Pairon aime à le nommer. « Les ex-gangsters que j’ai suivis jouaient des percussions traditionnelles et se plaignaient de ne pas pouvoir gagner leur vie avec cela, car la musique traditionnelle est mal vue. Je me suis donc demandé pourquoi



“ Nos films sont probablement meilleurs sur le plan technique, mais ce que les Africains ont à dire sur leur monde est par définition plus intéressant.



ils perduraient dans cette voie. C'est à cause du *flow*, un état de bien-être où la notion de temps disparaît, que les artistes connaissent bien. Si des gens en situation précaire continuent à créer, c'est grâce au *flow*. Ils créent un autre monde où ils maîtrisent les choses et créent avec d'autres personnes. Ce n'est pas un comportement typique, c'est l'effet de l'art sur les gens. »

Perspectives des anciens

Jan Goossens dirige depuis quelques mois le Festival de Marseille, mais, en sa qualité de directeur artistique du Théâtre royal flamand de Bruxelles (KVS), il organisait des échanges et productions avec des artistes africains. Selon lui, l'art permettrait aux gens de reprendre le contrôle de leur vie.

« La relation entre la culture et le développement est liée à une seule chose : l'émancipation. La culture aide à développer la capacité de penser de manière autonome et critique. Les échanges culturels ou artistiques confortent les hommes dans leurs talents et leurs propres capacités. Ces qualités doivent cependant être confrontées aux perspectives des anciens : vous vous posez des questions à la lumière d'un nouveau point de vue et acquérez ainsi un mode de pensée et une façon d'agir indépendants. »

Pour Bjorn Maes aussi, l'émancipation culturelle et la diversité sont cruciales. « Prenons l'industrie du film : la domination américaine y est très forte, et il faut s'y opposer. Si l'on veut se lier à une communauté, on ne peut pas s'associer uniquement à ce qui vient de

l'extérieur. Africalia appuie son travail sur le modèle qui a permis au peuple flamand de s'émanciper au XX^e siècle. L'émancipation flamande s'est faite grâce aux actions socio-culturelles des centres culturels ou bibliothèques. Ce modèle fonctionne aussi pour la coopération internationale : nous n'avons rien à offrir au Sud qui ne soit institutionnel, technique ou financier. L'appropriation locale est cruciale pour la professionnalisation et la conservation. Tous les assistants du programme sont des experts locaux qui travaillent pour des organisations locales. En Ouganda, nous aidons la Bajimba, une plateforme pour les arts de la scène qui va plus loin : ils identifient les besoins du secteur tout entier et laissent d'autres organisations les gérer en fonction de leurs expertises. C'est



Guido Convents



aussi le cas en Afrique du Sud et ailleurs en Afrique, où les partenaires locaux mettent au point un modèle économique pour tirer un revenu de l'art. Le rôle des acteurs culturels occidentaux est de soutenir ce travail émancipateur. »

Des experts avec un handicap

Guido Convents, directeur de l'*Afrika Filmfestival*, est expert dans les films de propagande coloniale. Il a commencé par la projection de films anticolonialistes lors du "Vierkant voor Afrika", la grand-messe des ONG flamandes en 1996 sur le thème de l'Afrique. « Tous les films projetés étaient belges, c'était une propagande pour le bien-fondé des ONG. On discutait de l'Afrique et on y donnait une image des régions nécessiteuses alors qu'aucun Africain ne prenait part aux débats. »

« Le mépris colonial pour les cultures locales et les stéréotypes sont toujours d'actualité. Notre vision de l'Afrique est brouillée². Pour

marquer les 50 ans de l'indépendance du Congo, la VRT avait diffusé *Bwana Kito-ko*, un film ultracolonialiste. Et le très encensé *Black* est l'un des films les plus racistes de ces dernières années. Quel stéréotype! Vous pourriez avoir peur en vous baladant dans Matonge... Même Rudi Vranckx, un journaliste que j'admire, lorsqu'il s'est rendu au Congo pour en dresser un portrait 'impartial', a dépeint une image prévisible des infrastructures coloniales déchues et des personnes qui disaient "que c'était mieux avant". Nos films sont certes meilleurs sur le plan technique, mais le message des Africains sur leur monde est par définition plus intéressant. »

« Aujourd'hui, le problème ne se résume pas à une sous-estimation explicite de la culture locale, mais à son absence totale de nos médias. Comment pouvez-vous par-



Jan Goossens

² <http://www.dewereldmorgen.be/artikels/2010/07/06/vrt-en-50-jaar-congo-de->

[wansmaak-voorbij](http://www.dewereldmorgen.be/artikels/2010/07/06/vrt-en-50-jaar-congo-de-wansmaak-voorbij)

ler de diversité culturelle si vous n'intégrez pas cette image lorsque vous envoyez un cinéaste ou un écrivain belge au Congo pour un récit 'authentique'? La diversité, c'est publier et programmer *leurs* productions artistiques. Ils ne manquent pas de potentiel ou de talent, juste d'argent et de visibilité. Si nous voulons donner un coup de pouce à l'émancipation culturelle, nous devons renvoyer une autre image, plus réelle, du monde. Il faut autoriser des choses qui vont à l'encontre de notre image de l'Afrique et il faut enrayer les mécanismes qui ne donnent aucune chance aux personnes. *L'Afrika Filmfestival* ne montre que le meilleur. La qualité est irréprochable, mais pas l'image renvoyée. Nous offrons aux talents africains un forum et aux personnes d'ici une chance de se développer en montrant des images qu'ils ne pourront pas voir ailleurs. »

Le Nord et le Sud dans le même bateau

Jan Goossens partage aussi l'idée que l'Occident doit d'abord se développer. Selon lui, la coopération au développement ne se résume plus au don à sens unique. « Les Occidentaux n'ont aucune raison d'être fiers. Regardez la précarité structurelle des États

CULTURE IS NOT FOR COWS

Africalia
belgium

CULTURE IS DEVELOPMENT

"Culture is not a priority for many African countries, where it is considered to be reserved for the elite and for societies that already meet their minimum needs. But it is a serious mistake to think exclusively in terms of vital needs. Limiting assistance to providing people with food and healthcare is the same as treating them like cattle. Cows need only grazing land, water and vaccination against diseases. Culture is essential, if only to remind ourselves that we are all human beings and that our needs cannot be reduced to filling our stomach."

(Marie-Clémence Paes, Malagasy film maker)

Il y a quelques années, Africalia a diffusé une image de campagne et une citation de la réalisatrice malgache Marie-Clémence Paes avec comme message : la culture est au centre de notre humanité.

européens. Où est le Nord et où est le Sud ? Qui développe qui ? Ces prochaines années, le Nord va devoir abandonner une partie de sa richesse au profit de formes plus durables de répartition, ce qui pourrait aussi s'avérer intéressant. Mais nos réactions crispées montrent que le Nord a principalement besoin de soutien dans une société qui devient plus pauvre et plus âgée. Le Sud a beaucoup à nous offrir : l'art, la culture, mais aussi des leçons de vie. J'ai

beaucoup appris sur la solidarité, le courage et l'audace en Afrique. Ces leçons de vie font partie intégrante du bagage des artistes africains. Dans un contexte artistique concret, le Nord et le Sud peuvent se renforcer mutuellement et ainsi enrayer les schémas de domination et d'inégalité. Mais dire que la culture est un terrain privilégié pour les échanges sur un pied d'égalité n'est pas tout à fait correct. L'inégalité économique continue d'être un obs-



“ Comment pouvez-vous parler de diversité culturelle si vous envoyez un cinéaste ou un auteur belge au Congo pour en faire un portrait ‘authentique’ ? La diversité, c’est éditer et programmer leurs produits artistiques. »

tacle. Même si nous ne donnions que des fonds sans apport de contenus, l'idée que les sponsors dominant aussi le côté artistique reste bien présente. Les deux parties doivent apprendre à s'écouter pour enrayer ces mécanismes malsains et promouvoir les échanges sur un pied d'égalité. Et cela prend du temps. La question la plus importante pour l'avenir est de savoir comment nous pouvons soutenir les compétences des centres africains existants pour les mener vers une autonomie et une émancipation totales. »

“Culture is the song, not the instrument”

Si la culture est un excellent vecteur pour le développement et l'émancipation sociale, peut-on et doit-on utiliser les échanges culturels comme instrument politique ? Bjorn Maes s'oppose à l'instrumentalisa-

tion des arts. « *Culture is the song, not the instrument* », écrit-il dans un plaidoyer limpide³. « La culture n'a rien à voir avec la politique et ne doit pas y être associée, mais elle a une plus-value dans la construction de la société. Au Zimbabwe, malgré la répression, le théâtre reste un endroit libre pour les débats sociétaux. Les artistes se font le reflet de la société et prennent des mesures pour améliorer les choses. À Highfields, près de la capitale Harare, il y a une vieille passerelle en forme de spirale, sale et dangereuse. Un vrai chancre urbain. Un constructeur de théâtre a proposé d'en faire un théâtre et un espace d'exposition. Il a reçu toutes les autorisations et Africalia a soutenu le projet financièrement. Il s'agit là d'une action politique : réquisitionner des

³ <http://africalia.blogspot.be/2013/04/culture-is-song-not-instrument.html>

“ Les acteurs culturels de la coopération au développement doivent investir dans la création d'espaces d'échange où les gens peuvent se rencontrer et où des valeurs comme la solidarité, le respect, l'écoute et l'égalité sont promues. La politique institutionnalisée et les médias corporate n'offrent plus de tels espaces.

espaces pour la culture. Nos priorités sont axées sur la forme, la qualité et la professionnalisation des arts, mais nous ne donnons aucune consigne sur les messages à transmettre. Cela vient tout seul. »

« Il y a une autre force qui émane de la culture », ajoute Bjorn Maes. « La culture crée des liens. Nous connaissons le Sénégal grâce à sa musique, l'Espagne grâce à sa paella. J'ai d'ailleurs ressenti ces liens très forts créés par la culture au Bucafé, à Harare. Il s'agit d'une *community arts venue*, une sorte de place libre pour les artistes. À l'origine, ce lieu était une librairie. Maintenant, on y trouve un public hétéroclite d'artistes locaux, d'hommes d'affaires, de Boeren blancs et d'expatriés qui débattent et présentent des livres sur des sujets variés. Il n'y a pas d'intention précise, c'est juste un endroit où l'on peut discuter de tout. La culture peut créer des liens si l'on montre quelque chose, si l'on est confronté à quelque chose qui nous touche, que nous reconnaissons, sur un

terrain d'entente. L'art ne peut pas sauver le monde, mais c'est le chemin le plus facile vers l'autre. »

Organismes figés

Selon Jan Goossens, le rayonnement politique de la culture doit être compris dans un sens bien défini. « L'art peut être politique, mais doit rester à l'écart des organismes politiques ou culturels institutionnalisés. Ces derniers sont si figés qu'y investir du temps est peine perdue. Le futur se trouve dans un renforcement de la communauté civile grâce à de petites structures culturelles autonomes qui cherchent leurs moyens ailleurs. On constate, dans les villes africaines, le rapide développement d'une classe de citoyens et d'entrepreneurs qui ont énormément de potentiel. Comme Nollywood, la florissante industrie du film du Nigéria. Il y a là une collaboration qui a fondamentalement modifié la communauté. Je trouve dommage que nos politiciens continuent à investir leur énergie dans la





© CLAUDIOARESU - ISTOCK

classe politique du Congo par exemple, où il n'y a aucune perspective d'avenir. » Comme Bjorn Maes, Jan Goossens redoute l'instrumentalisation de la culture. « Les artistes ont peu de *devoirs*, on ne fait que leur suggérer leur travail. Il arrive qu'un produit culturel soit explicite quant à ses valeurs, mais les acteurs culturels pour la coopération au développement doivent d'abord investir dans la création d'espaces partagés où les gens peuvent se rencontrer et où des valeurs comme la solidarité, le respect, l'écoute et l'égalité sont promues. La politique institutionnalisée et les médias *corporate* n'offrent plus de tels espaces. »

Do it yourself

Alors que, en novembre, Alexander De Croo, ministre de la Coopération au développement, écoutait certains acteurs culturels, Lukas Pairon avait un message précis : « Si nous voulons utiliser correctement les moyens disponibles, il faut oublier les actions ponctuelles et uniques qui n'apportent que peu de choses. Ce n'est qu'après une longue relation que vous vous approchez de la réalité et que vos actions s'améliorent. Je préfère les formations au soutien financier, sauf si les deux sont associés dans un parcours d'apprentissage. » En 2005, *Music Fund* et Oxfam Solidarité ont organisé une grande

“ L'art ne peut pas sauver le monde, mais c'est le chemin le plus facile vers l'autre.

collecte d'instruments à la demande d'écoles de musique palestiniennes. Et ça a été un énorme succès. Les ateliers belges ont réparé les instruments cassés et Pairon s'est rendu lui-même en Palestine avec un camion rempli. Cette collecte était un premier pas, mais *Music Fund* va plus loin : ils organiseront l'an prochain des formations techniques en réparation d'instruments. « Je pense que nous pouvons parler de développement depuis un certain temps », explique Pairon. « Grâce à



Chéri Samba, "Oui, il faut réfléchir", 2014.
© Chéri Samba Photo © André Morin

| en savoir+

Internet

<https://africalia.be>

<http://www.musicfund.eu>

<http://afrikafilmfestival.be>

<https://connexionkin.com/>

la formation technique, nous mettons notre propre vision artistique au service du secteur et des projets locaux. Ce que les gens font avec les instruments importe peu. Les musiciens peuvent développer eux-mêmes leurs projets. Nous apportons le savoir-faire technique à des personnes fières, ainsi que des projets forts avec des nécessités bien définies. C'est ça le développement. »

Voler les âmes

La culture n'est pas inoffensive, ajoute Guido Convents. « Il s'agit de contrôler l'image d'autrui. Ce n'est qu'en demandant le droit à ce contrôle que l'on évite tout risque d'abus de pouvoir. Dans certaines cultures, on pense que les photos volent l'âme des individus. Ce n'est pas une croyance naïve. Si vous prenez une photo d'une personne, vous la

contrôlez. Vous interprétez et créez votre propre récit. Et ce pouvoir doit être perçu de manière critique. Les médias ont d'autres projets que la culture : ils veulent diffuser leur propre message et sont peu intéressés par le dialogue avec l'autre, sauf s'il sert leurs intérêts. La culture enrichit votre vision du monde grâce à l'art, l'enseignement et les rencontres. On s'expose à plus et on s'approprie davantage son humanité. » C'est l'argument le plus simple, mais aussi le plus fort, pour un échange bidirectionnel entre le Nord et le Sud.

SYLVIE WALRAEVENS